

procède, ne peut constituer la science; elle n'en préparera jamais que les matériaux, qu'elle recueille ces matériaux à l'aventure, empiriquement, ou bien qu'elle marche sous le jour et la direction de conceptions *a priori*: dans les deux cas, où finit l'observation, commence l'œuvre de l'intelligence, c'est-à-dire la science proprement dite; c'est cette face de la science qui saisit surtout le génie de l'Alle-

magne moderne. Il nous est nécessaire de marcher à notre tour dans cette direction, sans toutefois abandonner la direction que nous suivons actuellement, mais d'une manière trop exclusive: qu'importe d'où vienne la lumière, pourvu que la chambre obscure de la science soit éclairée?

(Bulletin de Thérapeutique, juin.)

C. MONOGRAPHIES.

Manuel d'hydrosudothérapie ou traitement des maladies par l'eau froide, la sueur, l'exercice et le régime; suivant la méthode employée par V. Priessnitz à Graefenberg; par le docteur BIGEL, médecin de l'École de Strasbourg, membre de l'Institut médico-chirurgical de Naples, de l'Académie de Saint-Petersbourg; professeur d'accouchement, assesseur du collège de l'empire de Russie, médecin de feu S. A. I. le grand-duc Constantin, chevalier de la Légion-d'Honneur, etc.

(Suite et fin. — Voir les cahiers d'avril et mai).

OBSERVATIONS DE MALADIES GUÉRIES AU MOYEN DU TRAITEMENT HYDROSUDOTHÉRAPIQUE;

Par le docteur WERTHEIM (1).

§ I. ENGORGEMENT DU FOIE; DÉRANGEMENT DES FONCTIONS DIGESTIVES; SPERMATORRHÉE INVOLONTAIRE.

Le malade qui a été l'objet des observations suivantes assurait avoir eu dans son enfance la petite-vérole et la rougeole; mais elles n'avaient pas laissé de traces. Plus tard, il s'adonna au vice de la masturbation. Arrivé à l'âge de puberté, il s'abandonna à des excès avec les femmes, sans cesser de se livrer à l'onanisme. Il abusait en même temps des boissons spiritueuses. Cette conduite ne tarda pas à amener des suites fâcheuses. Toutes ses forces mentales et physiques diminuèrent sensiblement; les fonctions digestives furent surtout complètement dérangées. Un appétit vorace était accompagné de constipations opiniâtres, qui furent traitées par des remèdes drastiques. Ce traitement mal choisi causa une inflammation du foie: un engorgement considérable de cet organe, l'état ictérique, une émaciation progressive, des douleurs atroces dans la région du foie et plus tard dans la rate, en furent les suites, et firent tomber le malade dans un marasme très-prononcé. Ce fut inutilement qu'il prit de grandes quantités de remèdes résolutifs, amers, toniques, et qu'il fit usage des bains chauds sulfureux de la Hongrie: son mal empira de jour en jour; désespérant alors d'être soulagé par les méthodes thérapeutiques usitées, il s'adressa à Priessnitz, l'hydrothérapeute de Graefenberg. Le malade était dans l'état suivant: Les yeux rétractés dans l'orbite, la conjonctive de couleur jaunâtre, ainsi que le

reste du corps, la maigreur excessive; symptômes qui annonçaient le dérangement des fonctions les plus essentielles. La tête était engourdie, la partie occipitale sensible au toucher; il éprouvait des douleurs assez intenses dans la région du foie: on y découvrit une dureté considérable, et cette partie entière, ainsi que l'estomac et la rate, étaient douloureux quand on les pressait. L'abdomen était comme gonflé, ce qui rendait encore plus visible l'émaciation des jambes, qui refusaient leur service. L'estomac rejetait en grande partie les aliments, peu de temps après leur ingestion: la constipation tourmentait encore le malade. Ayant eu depuis longtemps de fréquentes pollutions nocturnes, il avait à cette époque des écoulements de sperme et de fluide prostatique, non-seulement pendant la nuit, mais aussi le jour, sans érection, sans même s'apercevoir souvent de ces pertes épuisantes. Priessnitz, après l'avoir examiné soigneusement, lui assura que sa maladie était non-seulement causée par ses excès, mais encore qu'elle était aussi compliquée par l'abus des remèdes; et il commença la cure de la manière suivante:

Au sortir du lit, on lavait le malade avec de l'eau tempérée 12-15° R., et on lui faisait boire beaucoup d'eau froide. Depuis nombre d'années, cette boisson était devenue totalement étrangère à son estomac: aussi agissait-elle comme vomitif; et des masses d'une glaire noirâtre, amère, visqueuse, furent évacuées pendant plusieurs jours. Ces évacuations lui firent beaucoup de bien, il commença à être moins hydrophobe et à avaler de plus grandes quantités d'eau. Dès ce moment, on lui fit commencer un traitement plus actif, dont je trace ici l'ensemble. Durant des mois entiers il devait transpirer le matin, enveloppé dans des couvertures épaisses, pendant trois à quatre heures. La sueur, qui ne se montrait que difficilement et en très-petite quantité au commencement, devenait plus copieuse ensuite et remarquable par une odeur assez forte, fétide et semblable à celle du soufre et du camphre (nous avons dit que le malade avait pris des bains soufrés. En outre, on lui avait fait pendant longtemps des frictions avec de l'onguent camphré). On le plongeait immédiatement après la transpiration dans une baignoire remplie d'eau froide, à la température de 6 à 8° R., où il restait jusqu'à cinq minutes. Sorti de là, il devait faire de l'exercice pendant quelque temps avant de prendre un déjeuner frugal composé de lait, de pain noir et de fruits de la saison. Un peu plus tard, il entra dans un bain de siège où l'abdomen seul et la partie supérieure des cuisses trempaient dans l'eau. Il devait s'y frotter continuellement pendant une demi-heure tout le ventre avec ses mains. Essuyé et habillé, il s'acheminait à la douche, éloignée de plus d'une grande heure. Là, il exposait tout son corps, mais principalement la colonne vertébrale, à ce stimulant puissant, à la chute d'un rayon d'eau de l'épaisseur de quatre à cinq pouces, tombant d'une hauteur d'environ dix-huit à vingt pieds. L'appétit le plus

(1) Extrait de la *Gazette des médecins praticiens*, publiée par le docteur A. Latour, Paris, 27 fév. 1840.

actif l'appelait alors au dîner, composé de mets aussi simples que nourrissants, et d'où toute boisson spiritueuse était sévèrement bannie. La première digestion finie, il recommençait le traitement du matin (transpiration, puis bain froid).

Un souper léger et la répétition du bain de siège terminaient la journée. Même pendant la nuit son bas-ventre était enveloppé de compresses trempées dans l'eau froide, et que l'on changeait quatre à cinq fois en vingt-quatre heures. Au commencement du traitement leur température ne variait pas beaucoup, mais peu à peu, dès que l'énergie vitale, diminuée, augmenta de nouveau, elles devinrent plus chaudes et presque sèches. Quatre mois s'écoulèrent de cette manière. Le malade sentait revenir ses forces, la digestion était devenue plus active, la marche de la nutrition visiblement améliorée; les pollutions ne revenaient que rarement pendant la nuit, et déjà elles étaient accompagnées d'une sensation voluptueuse et d'érections assez fortes; les selles aussi étaient plus régulières. Alors apparurent, comme symptôme critique, des papules rouges, confluentes, couvrant l'espace entre le nombril et la réunion des os pubis. Pendant sept jours que dura cette éruption, le malade eut de vives démangeaisons et montra des symptômes fébriles suivis d'une desquamation, comme cela a lieu après la scarlatine; dès ce moment les autres phénomènes morbides disparurent. L'examen le plus attentif ne pouvait plus découvrir la moindre dureté dans le bas-ventre; toutes les fonctions avaient repris leur énergie, et le malade jouissait d'une santé plus parfaite que celle qu'il avait connue jusqu'alors.

§ II. POLYSARCIE ADIPEUSE; CONGESTIONS VERS LA TÊTE; CÉPHALALGIE ET DIMINUTION DE VUE CONSÉCUTIVES.

N. N., prêtre catholique, Silésien, âgé de quarante-neuf ans, très-robuste, d'un tempérament colérique, avait joui toujours d'une très-bonne santé; depuis cinq ans à peu près son corps avait doublé de volume, sans qu'il s'en portât plus mal. Mais, depuis six mois, cette hypertrophie avait tellement augmenté qu'elle empêchait la liberté des mouvements, qui devenaient très-difficiles. En même temps il perdit l'appétit; son sommeil fut troublé, il sentit des douleurs poignantes dans la tête; l'apparition de points noirs devant les yeux et un affaiblissement simultané de la vue lui causèrent des inquiétudes très-vives. Les médecins consultés ordonnèrent une diète absolue, avec le traitement antiphlogistique et dérivatif dans toute son étendue. On le saigna plusieurs fois aux pieds; les sangsues, les vésicatoires, les purgatifs énergiques ne furent pas épargnés, sans apporter beaucoup de soulagement. Il eut enfin recours à Priessnitz, qui lui fit suivre le traitement hydrothérapeutique approprié à ce cas particulier. La crise commença à s'opérer après l'espace de trois semaines, sous une double forme. Des abcès nombreux et grands apparurent au dos, aux cuisses et aux bras. Ils étaient accompagnés d'une fièvre intense, qui cependant ne fit pas interrompre la cure. Ces abcès s'ouvrirent spontanément, sous l'influence de l'eau froide, et évacuèrent des quantités considérables de pus et de sang. Quatre semaines plus tard, un écoulement sanguin hémorrhoidal s'opéra; ce qui termina la maladie et son traitement. La vue était parfaitement rétablie, les maux de

tête ne se faisaient plus sentir; le corps ayant perdu tout son volume anormal, avait visiblement gagné en force et en agilité. Toutes les fonctions étaient devenues régulières, et le malade quitta, parfaitement guéri, ces lieux salutaires.

§ III. GONORRÉE, CHANCRES, SYPHILIS AVEC DES SYMPTÔMES SECONDAIRES.

S., propriétaire, prussien, âgé de trente-deux ans, n'a eu des maladies de l'enfance qu'une bléharite scrofuleuse chronique, dont il fut délivré vers l'âge de puberté. Il y a huit ans qu'il contracta une blennorrhagie urétrale, qui le tourmenta pendant dix mois. Six ans plus tard, un commerce impur lui occasionna deux chancres au gland et un au corps caverneux, à la surface inférieure du membre. Quelque temps après, des pustules se montrèrent sur la figure et au front. Elles disparurent bientôt, mais en laissant des taches rougeâtres, qui défiguraient le malade. Dès que le temps changeait, des maux de gorge se faisaient sentir, accompagnés de symptômes inflammatoires, assez prononcés pour démontrer le caractère syphilitique. Le voile du palais entier était d'un rouge cuivré, les tissus se montraient relâchés, ramollis. La voix était légèrement altérée et quelquefois nasale. Ces douleurs se répétaient souvent, toujours accompagnées d'une nouvelle éruption pustuleuse, de manière que la figure était entièrement couverte de taches rouges. Le malade, sur le point de se marier, était au désespoir, et subit successivement différents traitements antivénériens. Après avoir essayé des pilules avec du sublimé corrosif (méthode de Dzondi), on lui fit de nombreuses frictions mercurielles. Comme tous ces essais ne suffirent pas à le guérir, il fit usage, pendant vingt-et-un jours, de la décoction de Zittmann, qui ne le soulageait guère. Il résolut alors d'augmenter le nombre considérable des malades de Graefenberg, où il commença tout de suite un énergique traitement hydriatique. Après quatre semaines, il sentit une douleur cuisante dans le canal urétral, et bientôt un écoulement gonorrhéique se montra tout à fait semblable à celui dont nous avons fait mention. Deux des chancres cicatrisés depuis si longtemps s'ouvrirent de nouveau, fournissant un pus ténu et verdâtre. Leurs bords étaient calleux, leur fond lardacé, de manière qu'on pouvait facilement y connaître le caractère des ulcères syphilitiques. De nombreux abcès couvraient les bras, qui en s'entr'ouvrant, laissèrent écouler de grandes quantités de sang et de pus. Il ne fut fait rien autre pour porter ces divers furoncles à la cicatrisation que des fomentations continues avec de l'eau froide, qui atteignirent parfaitement le but qu'on se proposait. A mesure que les abcès se fermaient, les pustules à la figure disparaissaient, et les taches rouges devenaient pâles de plus en plus. On pouvait déclarer la guérison parfaite avec tant d'assurance, que le temps, si variable sur les hauteurs de Graefenberg, ne ramenait plus ni le mal de gorge ni les autres symptômes maladiés, et que l'individu rétabli se sentait pénétré d'une sensation de santé et de bien être, qui depuis longtemps lui était inconnue.

CHAPITRE VIII.

APPLICATION DE L'HYDROSUDOTHÉRAPIE AUX MALADIES DES ANIMAUX.

C'est par un sentiment profond de justice et de reconnaissance que l'immortel Buffon a placé dans l'ordre de la création le cheval, ce bel et utile animal, immédiatement après le chef-d'œuvre du Créateur. Aussi l'homme a-t-il fait de l'organisation du cheval une étude sérieuse et profonde, ainsi que de ses mœurs, de ses besoins et de ses maladies. La physiologie et la pathologie de ce quadrupède forment aujourd'hui une science non moins cultivée que la science de la santé et des maladies de l'espèce humaine. L'hydrosudothérapie démontre néanmoins les imperfections de cette utile science, à laquelle la méthode curative de Graefenberg peut donner d'utiles leçons. Les préceptes de Priessnitz seront mieux reçus de l'artiste vétérinaire (1) que du médecin. Les succès de cette méthode, dans son application à l'animal souffrant, sont effectivement plus assurés. Pour le comprendre, il suffit de comparer le régime de vie de l'un avec la manière de vivre de l'autre. Cette comparaison explique également la rareté des maladies de l'animal et la multiplicité de celles auxquelles l'espèce humaine est sujette. D'un côté tout est artifice, et de l'autre tout est nature. Ne poussons pas plus loin le parallèle, pour ne pas nous trouver trop coupables et justement punis.

La cure du cheval malade est à Graefenberg la même que celle de l'homme. Les moyens curatifs des maladies de l'humanité, avons-nous dit, sont au nombre de quatre: l'eau, l'air, le mouvement et le régime. Le quadrupède est exempt de ce dernier, qui ne peut être imposé qu'à l'individu qui s'est placé en dehors de la nature, unique cuisinier du cheval.

Emploi extérieur de l'eau froide.

Les grands bains, ceux de pieds, la douche et les fomentations, composent toute la médecine externe du cheval. On doit y joindre la friction de tout le corps, pendant des heures entières, à l'aide de bouchons de paille, que l'on retrempe souvent dans l'eau froide. Cette manipulation est d'une grande efficacité pour résoudre les stases humorales, ranimer les membres demi-paralysés, et remédier aux luxations. La douche s'applique à l'aide d'une pompe à incendie. Les grands bains ont la propriété de donner du ton à la peau et au tissu fibrillaire. Les fomentations sont pour le cheval ce qu'elles sont pour l'homme; elles sont, avons-nous dit souvent, de deux sortes, les unes échauffantes, les autres rafraîchissantes.

(1) Les personnes qui désireront des notions étendues sur les maladies des animaux domestiques, consulteront avec avantage le *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, par M. Hurltel-d'Arboval, deuxième édition, Bruxelles, Société Encyclographique des sciences médicales, rue de Flandre, 155. 1839-1840. 2 vol. gr. in-8°.

Usage interne de l'eau froide.

Il n'y a que deux manières d'appliquer l'eau à l'intérieur, en boisson et en injections dans les cavités. Les lavements jouent le principal rôle.

Procédé sudorifique.

On fait suer le cheval comme on fait suer l'homme, et le plus souvent ce procédé suffit pour le guérir, la plupart de ses maladies provenant de la transpiration supprimée après des exercices trop violents. Avant de faire suer l'animal, il faut préalablement le bouchonner fortement.

On ne doit pas manquer, après l'avoir fait suer, de lui faire prendre un bain de tout le corps, ce qui fortifie le tissu cutané. Si l'on n'était point dans le voisinage d'une rivière, on y suppléerait en l'arrosant de plusieurs seaux d'eau, après l'avoir fait sortir de l'écurie. Cette opération finie, l'animal doit être mis en mouvement.

Pour faire suer un cheval, on doit, avant tout, le bouchonner vigoureusement, en mouillant à différentes reprises le bouchon de paille, puis on l'enveloppe dans une couverture de laine, qui lui couvre tout le corps, la tête exceptée. Si ce procédé restait sans effet, on le bouchonnerait de nouveau; puis, après l'avoir couvert d'un drap mouillé, on le replacerait dans la couverture de laine, et ce double moyen serait suivi de l'effet désiré. Aussitôt que la sueur se montre, on présente de l'eau à l'animal, en ne lui permettant de boire qu'une petite quantité chaque fois. Après avoir suffisamment sué, le cheval sera découvert, arrosé sur-le-champ avec de l'eau froide, puis bouchonné et sellé, pour être mis en mouvement, mais avec modération.

Cette pratique sera répétée jusqu'au rétablissement complet de l'animal.

On a traité à Graefenberg les maladies suivantes:

Inflammations externes, déchirements des chairs.

Les inflammations extérieures reconnaissent deux causes; la première est la compression de la selle, qui blesse les chairs; la seconde provient des coups que le cheval peut avoir reçus.

Dès que l'on s'aperçoit que le cheval a été comprimé par la selle, on la lui ôte, et après l'avoir bouchonné à sec, on s'empresse de placer sur le lieu de la compression une fomentation échauffante, c'est-à-dire qu'on recouvre la compresse mouillée avec une compresse sèche, et on sangle l'animal assez fortement. A-t-on remarqué que la fomentation s'échauffe, on la renouvelle aussitôt, mais non sans avoir auparavant frictionné l'enflure avec un bouchon de paille trempé dans l'eau froide. On traitera de même les parties environnantes, et l'on replacera la fomentation échauffante. Ce procédé, propre à résoudre l'engorgement, sera répété autant de fois qu'on remarquera que la compresse s'échauffe.

Enfin, lorsque la chaleur a disparu, la fomentation rafraîchissante prend la place de la première, c'est-à-dire qu'on cesse de la recouvrir; et, sans la laisser sécher entièrement, on la renouvelle, en ayant soin de frictionner énergiquement les parties malades, devenues beau-

coup moins sensibles. C'est ainsi que l'on rend aux chairs contuses leur élasticité, aux humeurs épaissies et formant stase leur circulation, et à la transpiration son cours naturel.

L'inflammation qui provient d'un coup est ou récente ou ancienne. Dans le premier cas, on emploie les fomentations rafraichissantes et les frictions avec le bouchon de paille mouillé. L'inflammation tombée, on remplace les fomentations rafraichissantes par celles qui sont échauffantes, en alternant toujours avec la friction, pour prévenir l'induration des parties malades. La vieille inflammation au contraire demande les fomentations échauffantes et d'énergiques frictions, alternées et fréquemment répétées.

Inflammations externes avec plaies.

Après avoir nettoyé la plaie, on la recouvre de fomentations échauffantes, que l'on doit renouveler souvent, si l'inflammation est vive et la chaleur grande. Pour rafraichir la masse du sang, on fera entrer l'animal dans l'eau, sans y laisser plonger la plaie. Dans le cas de fièvre, on recouvre tout le corps du cheval d'un linge mouillé et de la couverture de laine, pour déterminer la transpiration.

Faiblesse paralytique des membres; entorses.

A Graefenberg, on traite avec un succès constant ces maladies à l'aide de frictions exercées par des hommes qui se relaient lorsqu'ils sont fatigués. Ces frictions, qui abaissent la chaleur, doivent être suivies de l'application des fomentations échauffantes. J'ai vu disparaître en vingt-quatre heures la faiblesse du jarret d'un cheval par ces frictions continuées pendant le même espace de temps. On y avait intercalé la douche, qui, dans ce cas, est d'un merveilleux effet.

Vertige.

La saignée, dans cette maladie, ne procure qu'un soulagement momentané; mais elle ne saurait opérer la guérison, attendu qu'elle laisse subsister la cause. Cette cause n'est autre chose qu'un défaut de transpiration, suite du manque d'énergie de la peau. L'humeur transpirable, mêlée avec le sang, altère la composition de ce fluide en l'épaississant, et produit des stases, dont le cerveau devient souvent le siège. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque la seule friction de la peau avec un bouchon de paille mouillé suffit pour faire cesser les légers accès de cette maladie. Dans le cas d'une extrême gravité, on fait suer fortement l'animal, ayant soin de faire succéder à l'acte de la sueur les arrosements avec l'eau fraîche et les frictions générales. Pendant ce traitement, la tête de l'animal doit être, toutes les heures, mouillée d'eau fraîche et sa nourriture légère: peu de grains et beaucoup d'herbe fraîche formeront son régime. La douche est également ici d'un grand secours.

Fourbure du cheval.

Le cheval forcé au travail, à la course, est sujet à con-

tracter cette maladie. On la guérit avec les frictions, la sueur et la douche. Avant l'acte de la transpiration, l'animal doit être énergiquement frictionné et arrosé généralement avec l'eau froide dès qu'il a cessé de transpirer. On lui fait faire de suite de légers mouvements, et l'on a soin de lui faire porter constamment des fomentations échauffantes, comme aussi de lui frictionner souvent les quatre jambes.

La gourme.

J'ai vu, à Graefenberg, cette maladie céder facilement au procédé sudorifique et à l'exercice.

Il est bien plus sûr d'attirer à la peau, par l'acte de la transpiration, l'humeur qui engorge les glandes, que de la laisser se jeter sur les poumons, d'où elle s'échappe ensuite par les naseaux. Cette voie d'évacuation n'est choisie par la nature que parce que la peau, qui est obstruée, lui refuse un passage. Désobstruez les pores du système cutané, et vous verrez cesser aussitôt l'écoulement par les naseaux de l'animal.

La fièvre.

On procède à la cure de la fièvre par la friction générale, énergiquement exercée, et l'acte de la transpiration.

La fièvre inflammatoire exige la saignée, attendu la difficulté de rafraichir le sang à l'aide des bains partiels. Cependant on parvient à se rendre maître de la fièvre en pratiquant une forte friction sur tout le corps de l'animal, après laquelle on le fait entrer dans un bain profond, où on le laisse jusqu'à ce qu'il commence à trembler de froid. Au sortir de l'eau, l'animal doit être de nouveau frictionné et enveloppé dans un drap mouillé, par dessus lequel on place la couverture de laine, dans l'intention de déterminer la transpiration, qui fait tomber la fièvre.

Défaut d'appétit.

Si les frictions souvent répétées ne ramènent pas l'appétit, il faut faire suer l'animal.

Trismus. Serrement des mâchoires.

Les frictions, les douches et la sueur sont les remèdes de cette maladie. Dans les intervalles de leur application, on fera des fomentations froides sur les parties malades. Il est important que l'animal fasse de l'exercice aussitôt qu'il est en état de se mouvoir.

L'irritation de la peau fait tomber celle qui s'est emparée des mâchoires.

RÉFLEXIONS DU DOCTEUR BIGEL.

Dirai-je au lecteur tout ce que m'a fait éprouver d'étonnement d'abord, puis de mécontentement de moi-même, enfin de satisfaction pour l'humanité souffrante, l'ouvrage que je viens de traduire, lorsqu'il m'est tombé entre les mains?

Qu'on n'oublie pas que je suis médecin, et que l'amour-

propre ne peut que souffrir de recevoir des leçons d'un si bas lieu, bien que Priessnitz habite le sommet d'une montagne.

Je pourrais bien, à l'aide de quelques investigations à travers les siècles écoulés, sauver l'honneur de la science, et démontrer que l'hydrosudothérapie n'est point une nouveauté en médecine. Oui, il n'est aucune ère de la science médicale qui n'ait vu l'hydrosudothérapie en honneur, entendu exalter l'eau froide comme moyen diététique, et assisté à la cure des maladies par l'emploi de cette eau. Mais, en donnant à l'hydrosudothérapie une origine doctorale, comment justifier la médecine de l'oubli dans lequel elle l'a laissée tomber? Je n'en rechercherai point les motifs, dans la crainte de les trouver peu honorables. Je me contenterai de dire que sa trop grande simplicité fut et est encore aujourd'hui tout son tort.

Comment, en effet, descendre des hauteurs jusques auxquelles s'est élevée la science, pour noyer tant et de si belles connaissances dans l'élément dont l'auteur de la nature a couvert la moitié du globe? Le moyen de fermer cet immense arsenal de médicaments puisés dans les trois règnes de la nature, empruntés aux quatre parties du monde, et de répudier le fruit de tant de veilles, l'héritage de tant de siècles, dont la médecine a composé son édifice et décoré le temple d'Esculape, pour soumettre l'humanité souffrante à l'empire d'un remède unique, et la condamner, sous peine de maladie, à l'usage de l'eau pour toute boisson!

Le sacrifice est grand, j'en conviens. Il demande un profond amour de la vérité, un dévouement sans bornes au bonheur de l'humanité. Aussi l'hydrosudothérapie éprouve-t-elle de violentes contradictions. Elle a soulevé les passions les plus intraitables, l'ambition de la gloire et celle de la fortune.

L'érudit craint d'être dépouillé de la science, le praticien de sa clientèle: le pharmacien tremble pour son comptoir. Et cependant Priessnitz est plein de respect pour toutes ces propriétés. Simple comme la nature, il confesse ne connaître de la médecine que le nom. Les leçons d'Hippocrate, les commentaires de Galien lui sont inconnus. Il ne fait point entendre de protestations contre les systèmes ingénieux qui se disputent le droit de vie et de mort sur l'humanité. Il les ignore également. Il ne connaît d'autres remèdes que l'eau, l'air, le mouvement et le régime. Ainsi il n'a point élevé un autel contre les autels auxquels l'humanité sacrifie journellement. Sa théorie n'est écrite nulle part. Elle est toute entière dans ses yeux, tant ceux de l'esprit que ceux du corps. La connaissance du pouls, l'inspection de la langue, bases du diagnostic et du pronostic, sources de nombreuses déceptions, ne lui sont pas nécessaires. Il n'interroge les régnes de la nature que pour discerner l'aliment du médicament, et exclure tout ce qui porte le caractère de ce dernier. Les aliments et les boissons semblent occuper exclusivement son attention. Il les regarde comme les matériaux du corps humain se décomposant et se recomposant sans cesse. Salubres et pris en quantité relative aux besoins, ils sont les tuteurs naturels de la santé. L'insalubrité et l'immodération sont les facteurs de la maladie. L'air, cet aliment des poumons, lui apparaît comme une seconde nourriture, jouant dans la poitrine le même rôle que les aliments dans l'estomac. Il a, comme les aliments, sa salubrité et son insalubrité, également

sources d'harmonie et de désordre. La respiration n'étant point une fonction soumise à la volonté, l'homme ressent à tous les instants sa vitale influence. Il se nourrit et respire, mais s'il n'y joint le mouvement, pour lequel la nature lui a donné la puissance motrice, sa digestion languit, la circulation du sang se ralentit, son esprit et son corps tombent dans la torpeur, et sa vie n'est qu'une végétation. Le citadin et l'homme des champs se dessinent parfaitement, le premier dans la plante qui croît en serre chaude, le second dans celle que l'air libre et le soleil vivifient. Un naturaliste a avancé qu'à la santé de la plante l'agitation de l'air est indispensable. Ainsi les vents sont l'exercice des végétaux. De même que la plante, le corps humain a besoin d'être arrosé, dans ses racines comme à sa surface. Plus heureux que la plante, il n'attend pas qu'une pluie bienfaisante vienne éteindre sa soif, humecter et laver son enveloppe. L'élément liquide est à ses ordres, la nature l'a prodigué autour de lui et sous ses pieds. Le peu d'usage qu'il en fait, en lui et sur lui, a lieu d'étonner. Mais voyez-le faire servir cet élément à tous ses intérêts d'ambition et de fortune. Admirez-le, le réduisant à l'état de vapeur, et lui demandant les miracles dont nous sommes témoins! Il n'en est pas moins prodigue envers son parterre et son potager. Il sait que l'eau nourrit ses légumes et conserve à ses fleurs la fraîcheur, l'éclat et le parfum. Enfin il n'est aucun usage qu'il ne fasse de ce puissant élément, le considérant, avec toute l'antiquité, comme le plus grand des dissolvants. Par quelle aberration a-t-il été conduit à s'oublier lui-même dans ces emplois multiples? Quel mauvais génie lui a fermé les yeux sur les propriétés hygiéniques et médicales de l'eau? Disons-le franchement, avec Priessnitz: L'horreur pour tout ce qui est simple, le goût pour tout ce qui est composé. Ces deux passions ont pris naissance moitié dans l'orgueil, moitié dans la sensualité.

L'eau dût être, avant l'invention des arts, l'unique boisson de l'homme. La grossière ignorance, attachée à son berceau, ne la lui fit servir qu'à éteindre la soif, à épurer sa peau. L'antiquité retentit encore du bruit de ces institutions prophylactiques auxquelles l'humanité était journellement conviée. Leur publicité, que ne grevait aucun impôt, y attirait la foule. Ne pourrait-on pas avec justesse attribuer à la pratique générale des bains cette force gigantesque qui rendit les Romains propres à la conquête du monde? On ne peut se défendre d'étonnement à la vue de leurs armures, qu'aucun guerrier aujourd'hui ne serait en état de porter. Toutefois n'en rapportons point exclusivement l'honneur au fréquent usage extérieur qu'ils faisaient de l'eau. Le mouvement en quelque sorte perpétuel qu'exigeait la conquête, en revendiquant une bonne partie. La sobriété, compagne obligée de la pauvreté, a quelque droit aussi au partage. Mais l'opulence, fruit des dépouilles des vaincus, ne tarda pas à altérer le caractère primitif de cette belle nature. Les sens ne se contentèrent plus des jouissances simples. L'art culinaire, perfectionné, ou plutôt inventé, vint doubler l'appétit, en le stimulant avec des assaisonnements que la nature n'a point destinés à l'alimentation. De là le trouble de l'organe digestif, étonné de ces impressions étrangères, surchargé par l'excès de la génération des sucs superflus; de là la désharmonie des fonctions et l'apparition de maladies que la sobriété n'eût point connues, que l'intempérance enfanta. L'affaiblissement de la force motrice,

suite inévitable de cette perturbation, amena l'excitation de la sensibilité et de l'irritabilité. Dès lors, inaptitude et répugnance au mouvement, si propre à maintenir l'équilibre dans l'économie animale. Les bains froids, de leur nature fortifiants, cessèrent de convenir à l'exagération du système sensible, qui s'enrichit des pertes du système musculaire. Les bains chauds remplacèrent les bains froids; la faiblesse et les maladies prirent la place de la force et de cette santé brillante que l'on ne retrouve plus que dans les contrées où la tempérance est en honneur. Voilà ce que tout le monde sait, ce dont l'histoire dépose, ce qu'on a laissé et ce que vraisemblablement on laissera encore confiné dans l'histoire, sans vouloir y voir les causes de notre dégénération, y reconnaître les éléments de nos maladies, y découvrir les rudiments de la médecine elle-même!

Il n'est pas à dire que cette législation de la nature ait manqué de prédicateurs. Sans parler des conseils offerts par les philosophes moralistes, quel siècle n'a pas entendu des voix médicales s'élever pour signaler la fausse route où la société s'était engagée, et tonner contre les vices du régime de vie qu'elle a adopté? Mais la sensualité s'est bouché les oreilles, pour ne point entendre parler de réforme. Elle a transigé avec la douleur, et, la compensant par les jouissances, elle s'est dit: *Je passerai ma vie entre les médicaments et les ragouts*. Ainsi parle de la vie le sybarite. Il consent qu'elle soit courte, pourvu qu'elle soit bonne.

Voici venir un nouvel apôtre de la tempérance, grand partisan de l'eau, non à la manière de Sénèque qui vantait l'excellence de l'eau en buvant du falerne, un prédicateur enthousiaste de l'exercice en air libre et pur! Sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs?

Jusqu'à Priessnitz on s'est contenté de prêcher les préceptes de la tempérance avec promesse de trouver dans leur observance le secret d'une santé inaltérable.

Mais les exemples de santé s'alliant avec les écarts de régime n'étant pas rares, le doute dut naître dans les esprits peu disposés à se laisser convaincre.

Les préceptes qui heurtent les usages consacrés par le temps font rarement fortune. Ils échouent toujours contre les séductions du plaisir. D'ailleurs n'est-il pas une infinité de causes génératrices des maladies, qui sont indépendantes de la volonté? et la nature n'a-t-elle orné la terre de tant de productions délicieuses que pour flatter les sens de la vue et de l'odorat, et les défendre à celui du goût? C'est ainsi que l'on croit se justifier en arguant de la munificence du Créateur!

Priessnitz répond: Mais ne peut-on borner ses appétits aux besoins que nous a faits le climat sous lequel nous sommes nés? S'il est vrai que l'auteur de la nature ait partout placé le remède à côté du mal, pourrait-on, sans blasphémer, lui refuser d'avoir également par toute la terre mis l'alimentation en harmonie avec les besoins? Qu'ont à faire sur nos tables ces fruits dont la nature a destiné les sucs à rafraîchir un sang brûlé par le soleil, lorsque nous ne connaissons les extrêmes ni du chaud ni du froid? et ces substances aromatiques dont elle a couvert le sol des contrées où les ressorts de la vie ont sans cesse besoin d'être remontés, s'accommodent-elles bien aux constitutions éminemment vitales des climats tempérés? Que l'homme, en se faisant cosmopolite, se fasse aux usages des pays où il n'est point né, non-seule-

ment il fait un acte de raison, mais encore il obéit à l'instinct, ici plus puissant que la raison. Mais que l'habitant des zones tempérées vive à la manière de l'Africain, il y a ici contradiction, opposition aux lois de la nature, hostilité contre elle (1). C'est pourtant dans cet état perpétuel de guerre entre l'alimentation et l'organisme humain que s'est placée la société. Où trouver aujourd'hui, même au sein de la pauvreté, une table où l'assaisonnement ne défigure pas l'aliment? On le croit sans influence pernicieuse sur nos humeurs. Ne stimule-t-il pas l'appétit, en relevant la saveur de l'aliment? Eh! c'est là précisément le piège où on se laisse prendre! Manger avec satisfaction est sans doute une douce chose, mais manger au delà du besoin, peut-il être innocent? Ne voit-on pas que cette surcharge demande à l'estomac un effort double pour l'assimilation? Les disciples de la gastronomie le savent si bien, qu'ils appellent au secours de cet organe les vins spiritueux et l'arôme du moka, déjà devenus insuffisants, et que l'on ne manque pas de corroborer d'un verre de liqueur, trivialement nommé *pousse-café*. Et l'on veut que ces infractions, répétées tous les jours, ne soient pas des sources de maladies!

J'en appelle aux amis de la bonne chère! Qu'ils disent si la plénitude de l'estomac, la fermentation vineuse et aromatique de la pâte alimentaire leur laissent après le repas la même activité d'esprit et de corps. Qu'ils indiquent une autre source à cette soif incommode qu'ils noient dans des torrents d'eau sucrée? Qu'ils disent encore si, avant de connaître cette piquante manière de dîner, ils connaissaient les vomitifs et les purgatifs chargés de désobstruer leur ventre; s'ils avaient besoin des potions amères auxquelles leur estomac languissant redemande de l'appétit. Grâce à l'art du médecin, tout rentre dans l'ordre, mais c'est pour faire place à de nouvelles perturbations ramenées par de nouveaux écarts. Et l'on se plaint de l'impuissance de la médecine. Le moyen de se sécher lorsque l'on reste sous la gouttière!

Aussi longtemps que les organes de la digestion pêchent seuls à la suite de ces écarts, la médecine est encore en possession d'y remédier, bien que ses remèdes laissent après eux des traces d'affaiblissement, résultat inévitable de l'irritation provoquée. Mais elle ne tarde pas à être inhabile, lorsque les sucs viciés, après avoir engorgé les viscères du bas-ventre, font irruption dans la masse du sang.

Jusqu'ici les vices du régime n'ont été punis que par des maladies aiguës, dont la nature, aidée de l'art, a su triompher. Mais bientôt la scène change. La faiblesse, la langueur, l'impotence ont remplacé la fièvre et tous les symptômes violents qui l'accompagnent. La nature, sans cesse occupée de son salut, a sauvé les organes nobles aux dépens de ceux qui sont moins essentiels à la vie. On voit apparaître des douleurs de tous genres, spécialement la migraine, l'oppression de poitrine, les palpitations de cœur, la crampe d'estomac, la diarrhée, la constipation, les hémorrhoides, les fleurs blanches, le rhumatisme, la

(1) Voyez *Traité des maladies des Européens dans les pays chauds*, par le docteur Thévenot, Paris, 1840, in-8°. — *De l'influence des climats sur l'homme*, par le docteur Foissac, Paris, 1837, in-8°.

goutte, et nombre d'autres affections chroniques qui, tout en respectant la vie, la rendent misérable.

Redisons-le encore, c'est en vain que l'on voudrait attribuer toutes ces dégénération de l'organisme à des causes étrangères aux vices de régime. Elles peuvent, sans doute, être le résultat d'une maladie aiguë mal jugée (car la nature n'est pas infallible), devoir leur génération aux erreurs de la médecine, moins infallible encore que la nature. Mais les causes qui les ont produites sont accidentelles, tandis que les vices de régime sont permanents.

Qu'on cesse donc de s'aveugler sur les sources de ces mille et une incommodités, de ces affections anormales qui rongent et défigurent aujourd'hui l'espèce humaine. L'homme est, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, l'artisan de ses maux. Fatal usage qu'il fait de sa raison! lorsque l'instinct ne lui a pas été refusé plus qu'aux espèces secondaires, chez lesquelles les maladies sont d'autant plus rares que leur régime de vie demeure invariable. Détournés de l'ordre de la nature, introduits dans la domesticité, associés en quelque sorte à nos jouissances, nous les voyons perdre la beauté de leurs formes, la fleur de leur santé, en échange de quelques gentilleses, parodie de notre civilisation.

Si cette assertion, que je crois avoir démontrée jusqu'à l'évidence, laissait encore subsister le doute dans quelques esprits, il reste, pour le dissiper, le témoignage de ce trop petit nombre de disciples de la tempérance, qui ont pénétré les vues de la nature et sont fidèles à ses préceptes. Plus convaincant encore est le témoignage de ceux auxquels une maladie grave fit expier leurs excès, et que l'expérience a ramenés à la modération.

Si l'on objecte qu'il n'est point démontré que tout autre régime n'eût point altéré la santé des premiers, qu'au moins on ne refuse point croyance à ces derniers, lorsqu'ils affirment qu'ils ne furent délivrés de leurs souffrances, contre lesquelles la médecine se montra impuissante, que par la réforme d'un genre de vie en hostilité permanente avec les lois de la nature. L'établissement de Graefenberg en offre un grand nombre d'exemples.

Grevés de douleurs et d'un commencement d'infirmité, quelques malades, auxquels la médecine avait retiré ses secours devenus inefficaces, sont venus demander au fondateur de l'hydrosudothérapie le miracle de leur rétablissement. On a vu dans le cours de cet ouvrage à quelles conditions sont soumises les personnes dont il se charge d'opérer la guérison. Souvent il leur a suffi du régime qui y est imposé, pour rentrer dans la possession d'une santé qui leur paraissait à jamais perdue. La grande et héroïque cure ne leur fut point administrée, l'expérience de Priessnitz ne la trouvant commandée que par la vétusté d'une maladie qui a poussé de profondes racines dans l'organisme. Une nourriture saine, de fréquents exercices à l'air libre, et l'eau bue en abondance firent les frais de leur guérison.

Il est un adage dont jusqu'ici on ne s'est point avisé de contester la vérité: c'est que *Qui peut le plus, peut le moins*. Les affections les plus graves, les plus rebelles à la médecine, ayant été guéries à Graefenberg, ainsi que nous l'avons vu dans les descriptions qui en ont été faites, celles d'une moindre gravité y trouvent une guérison prompte et assurée.

On ne contestera pas davantage à l'eau fraîche la vertu

TOME II. 4^e s.

d'humecter, d'atténuer, de délayer, de dissoudre ce qui est sec, visqueux, épaissi et durci. C'est l'attribut de la fluidité. On conçoit également que ce liquide, mis en contact avec la totalité de l'organisme, doit le rafraîchir et le fortifier. C'est l'attribut du froid. Ces vérités admises, la guérison des maladies reçoit une application facile. Aidée par la propriété dissolvante et fortifiante de l'eau froide, son premier besoin, la nature ne rencontre plus d'obstacle à l'expulsion des humeurs viciées. Tous les couloirs sont ouverts. Divisées, atténuées, délayées, elles s'y portent selon les lois imprescriptibles de l'organisme, qui destine ces organes à leur élimination. La peau, ce grand organe excréteur, comme le témoignent les éruptions, les exanthèmes de tout genre, dont elle se couvre dans la terminaison des maladies tant chroniques qu'aiguës joue le premier rôle au milieu des organes ses collaborateurs (1). Constamment stimulée et fortifiée tout à la fois la transition du chaud au froid et du froid au chaud, baignée journellement par d'abondantes sueurs, elle attire à elle la plus grande partie des matières morbifiques, en épure le sang, délivre les organes qui en étaient le siège, sans exposer au moindre affaiblissement l'organisme, que soutient une nourriture saine et abondante, que corroborent les bains froids, les douches et l'exercice fréquent à l'air libre. Telle est la série des procédés curatifs qui frappent les yeux de tout observateur non prévenu. Quant aux mouvements internes de ce travail médiateur, ils sont pour nous un mystère impénétrable. On connaît les erreurs dans lesquelles la médecine est tombée de tout temps pour avoir voulu soulever le voile qui couvre les opérations de la nature, dont elle doit se borner à imiter les œuvres.

Priessnitz place en première ligne des instruments que l'hydrosudothérapie met en œuvre, une nourriture saine et l'exercice. La première est destinée à réparer la perte des sucs entraînés par la sueur et les évacuations de toute espèce. L'exercice rétablit l'équilibre entre tous les systèmes de l'organisme, favorise l'élaboration des sucs nouveaux et leur distribution, qu'il met en harmonie avec les besoins de chaque organe.

On s'est beaucoup récrié contre une méthode curative si peu proportionnée aux forces des malades, et si contradictoire avec ce qui jusqu'ici a été cru, professé et pratiqué.

Je suis forcé d'en convenir, les procédés de l'hydrosudothérapie n'ont rien d'aimable, et la guérison semble mise à un bien haut prix. Non; Graefenberg n'est point un lieu de plaisir. On n'y voit pas le temple de Momus à côté de celui d'Esculape. Mais qu'importe à celui que la douleur rend impropre à l'impression du plaisir! Pour lui, que ses erreurs ou celles de la médecine ont condamné à d'insupportables souffrances, le plaisir est tout entier dans l'absence de la douleur. Il demande du soulagement, il implore une guérison tant de fois promise, tant de fois tentée et jamais réalisée. Il a prodigué des trésors pour l'obtenir. Ici on ne lui demande qu'un peu de courage et de la persévérance. Le premier se puise dans l'amour de

(1) Voyez *Traité des maladies de la peau*, par P. Rayer, Bruxelles, Société Encyclographique des sciences médicales, 1837, 1 vol. in-8°, et le bel atlas qui l'accompagne, où sont figurées toutes les altérations de la peau.